

LANGUE DE SPÉCIALITÉ DANS LES PREMIERS PÉRIODIQUES ALLEMANDS DU XVIIÈME SIÈCLE

Michel LEFÈVRE
Université Paris-Sorbonne – Paris-IV

Les journaux périodiques sont apparus en Allemagne comme dans les différents pays d'Europe au tout début du XVIIème siècle, et se multiplient sans vraiment changer de forme et de structure durant l'ensemble de la période baroque. La naissance et le développement de la presse en Allemagne accompagnent une série de changements concernant la langue allemande qui ne se fixe en une norme écrite et uniforme qu'un peu après la fin du XVIIème siècle. A côté des efforts des grammairiens et poètes théoriciens de la langue qui s'efforcent de donner un statut de langue de plein exercice à l'allemand, purifiée de toutes les influences étrangères, débarrassée des *linguae francae* comme le latin qui était de rigueur dans les universités, donc les sciences, c'est à dire pour de nombreux domaines de spécialité. On voit apparaître au cours de ce siècle nombre de dictionnaires y compris spécifiques pour les langues de spécialité. Mais la presse, par sa diffusion, sa flexibilité et aussi par ses besoins communicatifs propres était souvent en avance sur ces ouvrages dans l'emploi de langue de spécialité, ce qui n'était certainement pas sans poser des problèmes de compréhension chez les lecteurs.

Avec la prudence requise pour l'étude de situations de communication anciennes et difficilement vérifiables, nous nous proposons dans la présente contribution de décrire dans quelle mesure la presse quotidienne était effectivement un vecteur de langues de spécialité, rompant ainsi avec l'hermétisme inhérent à ces codes réservés aux initiés, comment la presse et le métier de rédacteur ont joué et jouent certainement encore aujourd'hui un rôle essentiel dans le décroisement des codes et des savoirs par une grande

diffusion et éventuellement vulgarisation. Nous nous interrogerons aussi sur les besoins communicatifs que ressentaient les rédacteurs pour ainsi puiser dans les registres spécialisés.

1 LANGUES DE SPÉCIALITÉ : UNE QUESTION DE LANGUE

A une époque où les échanges entre savants se faisaient encore systématiquement en latin, où toute étude scientifique se devait d'être rédigée en cette langue comme gage de sérieux, la langue allemande avait encore beaucoup de mal à s'imposer comme idiome de spécialité. L'usage du latin illustre bien que la langue de spécialité est avant tout un sociolecte réservé aux praticiens de la même science à travers toutes les langues vernaculaires du monde d'alors, étrange paradoxe toujours d'actualité (avec l'anglais) où la langue de spécialité se ferme aux usagers externes à la communauté scientifique, mais doit s'ouvrir universellement à tous les membres de tous horizons de cette communauté.

L'esprit des Lumières commençant à poindre, on en appelle à briser les bastions de la connaissance et donc de faire partager le savoir au plus grand nombre, mais aussi de faire contribuer le plus grand nombre au savoir. Abandonner le latin ne permettait donc pas seulement de rendre accessibles les domaines scientifiques à un public élargi, mais aussi à des savants n'ayant pas bénéficié de formation universitaire de produire des ouvrages dont la qualité sera tout de même reconnue. John E. Wills dans son ouvrage *1688* en donne deux exemples, celui du botaniste allemand Rumpf et du géographe slovène Valvasor. C'est donc une situation linguistique nouvelle qui s'installe, d'une séparation relativement hermétique entre langue savante (donc de spécialité) latine et langue allemande du peuple, on arrive à mêler langue de spécialité et langue courante dans le même idiome, ce qui oblige à un travail de redifférenciation dans ce même idiome.

L'abandon du latin est en outre une exigence des grammairiens et poètes, pour des raisons qui relèvent plus de la fierté nationale. Le combat n'est d'ailleurs pas seulement dirigé contre le latin, mais contre tous les emprunts étrangers qui semblaient alors littéralement envahir la langue allemande.

und ist dieses ein sonderbarer ruhm der Deutschen Sprache : Dan da die andere mit frembden woertern dermassen vermischen/ das sie wegen derselben menge schwerlich zu lernen : Aber die Deutsche allein kan sich als eine reine Jungfrau von frembden sprachen enthalten/ und mag desswegen desto leichter gefasset werden. Derowegen höchlich zu beklagen ist/ das die Deutschen nunmehr aus den andern sprachen so viel wörter gebrauchen/ als wan sie keine rede mehr führen

könten/ da nicht bald Frantzösisch/ bald Italiänisch/ bald Spanisch/ bald Lateinisch mit untermengenget were. Und thun solches meistens die eigesinnigen doch wieder die strafurtheil der Meistergesänge. Ein anders aber ists/ wen man die Kunstwörter (*Technica*) gleich wie auch die *Latini* die Griechischen behalten/ gebraucht : Wie wol man auch dieselben meistens füglich Deutsch geben kan/ wie in Göttlichen sachen/ im Rechts/ und in der Artzeney zu sehen. In andern Künsten seind sie gemein/ wie wol die meisten/ ausser denen/ die der Kunst sein/ unbekant. Doch hat etliche Satler zusammen gelesen/ von der Jägerey/ Vogelfang/ Fischfang/ und andern. (Gueintz 1641 : 10)¹

Cet extrait de l'un des grammairiens les plus importants du XVII^{ème} siècle nous apprend que la langue de spécialité faisait bien partie du débat et des préoccupations des grammairiens : le débat concerne les « Kunstwörter », terme récurrent dans les textes de puristes de la langue, dont les uns pensent qu'il faut conserver les termes techniques latins, les autres exigeant qu'on les germanise, et qu'on mette les langues de spécialité académiques sur le même plan que les autres, allemandes, et dont on recense la terminologie dans les dictionnaires.

On affirme donc que la langue allemande est capable, dans ses racines, de produire les outils linguistiques nécessaires pour tout exprimer sans se faire suppléer par des termes étrangers. On prône un travail de germanisation, sous forme de calques plus ou moins fidèles en utilisant des racines germaniques. Dès lors se pose le problème de l'acceptation de ces mots nouveaux, et celui de savoir si ces néologismes seront plus compréhensibles par le grand public que les termes latins.

Au milieu de ce débat dont les questions principales sont toujours d'actualité, les revues scientifiques spécialisées qui ont une diffusion se limitant au cercle restreint des universitaires sont encore très largement écrits en latin (par. ex.

¹ Ceci est une qualité remarquable de la langue allemande : alors que dans les autres se mélangent tellement de mots étrangers qu'à cause de ce mélange, il est difficile de les apprendre, la langue allemande en revanche peut, vierge et pure, se passer des langues étrangères, et peut pour cette raison être comprise d'autant plus facilement. C'est pourquoi il est hautement regrettable que les Allemands empruntent à présent tant de mots aux autres langues, comme s'ils n'étaient plus capables de produire de discours où ne se trouvent mêlés des mots français, italiens, espagnols ou latins, et cela avec obstination malgré les condamnations par les maîtres de l'art poétique. Mais les choses sont différentes lorsqu'on utilise les termes techniques, de même que les Latins ont conservés les mots grecs. Et pourtant on peut rendre ces derniers facilement aussi en allemand pour la plupart, comme les montrent les domaines de la théologie, du droit et de la pharmacopée. Dans les autres domaines de spécialité ils sont courants, bien que la plupart les ignorent, sauf ceux qui oeuvrent dans ces domaines de spécialité. Mais Sattler en a collecté bon nombre, dans les domaines de la vénerie, la pêche, la fauconnerie et d'autres encore.

Acta eruditorum). Mais les nouveaux périodiques, qui sont par essence destinés à un public le plus large possible, et qui par lecture publique pouvait même être rendus accessibles à des personnes ne sachant pas lire, profitent-ils de ce mouvement d'« ouverture » des langues de spécialité ?

On constate que les journaux périodiques destinés au grand public sont rédigés en un allemand parsemé de latinismes, gallicismes et autres emprunts divers, ce qui correspond effectivement à une tendance forte de l'allemand courant de l'époque, la langue purifiée et germanisée ne figurant que dans des oeuvres littéraires. Au cours du XVII^{ème} siècle, on constate même une augmentation des emprunts étrangers dans la langue des journaux, dont la part passe de moins de 7% au début du siècle à près de 9% dans la deuxième moitié du XVII^{ème} siècle (Fritz/Straßner 1996 : 165). Mais la part du latin parmi les mots d'emprunts passe de 50 à 33%, tandis que la part des mots empruntés au français augmente de 33 à 50%. (ibid : 174).

Quelle que soit la langue d'origine, on peut dire sans trop schématiser que les textes et mots empruntés à d'autres langues que l'allemand relèvent essentiellement de la langue de spécialité : « Ein bedeutender Teil der bei der Zeitungsberichterstattung verwendeten fremdsprachigen Ausdrücke entstammt Fachsprachen. » (ibid : 170)². A la fin du XVII^{ème} siècle, le latin ne concerne presque plus que les domaines juridiques (droit des Etats, notamment pour les événements en Pologne) et religieux (la Curie à Rome). Le français (souvent en concurrence avec l'italien ou l'espagnol) concerne les domaines diplomatiques, politiques, militaires sans oublier la vie dans les différentes cours. Le néerlandais est utilisé pour les aspects traitant des navires et de la marine.

Mais une part assez difficilement chiffrable du texte écrit en allemand relève lui aussi des langues de spécialité. Dans la terminologie, il peut s'agir de calques (« halber Mond » ou « Hornwerck » pour des ouvrages défensifs appelés « demi-lune » et « corne »). Mais la plupart des journaux ne semblent pas être dans une logique d'éradication des termes étrangers, mais de complémentarité, de concurrence entre mots empruntés et mots de la langue allemande, ce qui aboutit à un enrichissement et surtout une réorganisation des systèmes lexicaux.

L'image que donnent les journaux à première vue est donc assez confuse pour un lecteur habitué aux rédactions des journaux modernes : on y mélange les langues, et donc aussi les éléments relevant des langues de spécialité, avec des éléments de nature purement informatifs pour grand public, et ce mélange

² Une grande partie des mots d'emprunt utilisés dans les récits de journaux est issu des langues de spécialité.

n'est pas sans poser des problèmes de lecture et compréhension. L'utilisation des langues de spécialités, étrangères ou allemandes, ne semble être qu'un outil dans la perspective première des journaux, qui est d'informer.

2 LA PRESSE COMME VECTEUR DE LANGUES DE SPÉCIALITÉ

La presse périodique n'a pas à priori la vocation de véhiculer des éléments de langue de spécialité, de contribuer à l'ouverture des connaissances. Au contraire, elle est née du besoin de diffuser auprès du plus grand nombre possible de lecteurs des faits et opinions d'ordre politique et religieux, elle est à l'origine un moyen de propagande assez peu objectif. Ce n'est que progressivement que s'installe, plus ou moins selon les journaux, une sorte de déontologie journalistique se fondant sur l'objectivité et la qualité des sources.

Le contenu de cette presse n'est pour l'essentiel pas spécialisé, il s'agit d'informer le public des faits politiques et guerriers pour l'essentiel, de la vie dans les cours princières, et parfois de faits divers. Mais pour que le lecteur accorde du crédit à une information, les rédacteurs, très tôt, insèrent des extraits de discours spécialisés et techniques afin de valoriser leurs sources. La langue de spécialité – ce fait est toujours d'actualité dans nos médias et publicités – est utilisée pour impressionner le lecteur et lui donner des gages d'objectivité. Mais la structure rédactionnelle des journaux elle-aussi contribue à confronter le lecteur à des textes qui risquent de le mettre en difficulté.

2.1 Structure rédactionnelle

Les rédacteurs de l'information primaire ainsi que ceux du journal final sont quasiment toujours anonymes et inconnus. En fait les journaux sont des assemblages plus ou moins hétéroclites d'informations qui circulaient entre les villes par les diligences. Dans chaque ville, un informateur officiel (magistrat local, représentant du pouvoir central, membre du parlement ou des chancelleries, c'est à dire des professionnels de la politique ou du droit) pouvait fournir ainsi des nouvelles, mais on faisait aussi appel à des témoins directs d'évènements, à des officiers et soldats par exemple, là aussi des spécialistes de leur domaine, pour les récits de bataille. Le rédacteur de l'information initiale colportée ensuite de relais postal en lieux de rédaction intermédiaire par des rédacteurs non spécialisés dans tous ces domaines, ne produisait visiblement aucun effort pour adapter son discours à un public

élargi – d’autant plus que souvent l’information est détournée de son destinataire initial. Par exemple dans (1), où il s’agit visiblement d’un rapport écrit par un militaire subalterne adressé à un supérieur (comme en témoigne la formule liminaire « Den Herrn noch berichten... »), texte spécialisé donc, discours empratique (cf. Bühler 1934 : 39) réservé à un cercle restreint de praticiens d’une activité spécialisée.

(1) Würtzburg den 16. Sept.

Von neuem den Herrn zu berichten/ daß seithero der Ochsenfurtischen Berennung von den Frantzösischen das gemeldte Städtlein von den Kayserl. neben darinn 800. ligenden geworbenen/ und Ausschüssern/ mit 1500. Kayserl. Musquetirern besetzt worden/ und sind die Frantzosen davon gewichen/ Ihr gantztes Lager um die Carthausen/ Dichelhausen/ geschlagen/ allwo sie sich eingeschantz/ und das Tourennische Haupt- Quartier in der Carthausur/ die Kayserl. Armee stehet in der Marckbreiter Höh/ haben alldorten in den Grund auch zu Stefft am Mayn/ zwey Brucken über den Mayn geschlagen/ deren die eine in der heutigen Nacht gantz verfertigt/ und wird die andere heutiges Tages auch zu weg gebracht/ nach Verfertigung der ersten Brucken/ sind alsobalden Courisierer darüber zu gehen/ noch in der Nacht nach Würtzburg *commandirt* worden/ heut *dato* um 8. Uhr auch daselbst ankommen/ nach empfangenen Wein und Brod über die Brucken gängen/ und ist in wehrenden Marsch über die Brucken *Allarm* worden/ mit Gewißheit daß die Frantzosen das Dorff Zell/ neben dene) zweyen Klöstern daselbsten ausplünderen/ worauff der Marsch gemeldter Courisierer theils auf Hochberg den Paß zu verschneiden/ theils *recta* auf Zell mit 2. Compagnien zu Fuß/ aus der Stadt *commandirt* worden/ (*Teutscher Kriegscourrier*, 09/09/1673 p.6)³

Ce rapport ne contient que très peu de mots empruntés à d’autres langues, ce qui est rare, mais prouve qu’il était possible d’écrire un rapport militaire

³ Würzburg, le 16 septembre. Je rapporte à Monsieur (Monseigneur ?) ces choses nouvelles : depuis l’assaut donné par les Français sur Ochsenfurt, cette petite ville a été occupée par les Impériaux, outre les 800 recrues et réservistes s’y trouvant, il y a 1500 mousquetaires impériaux, et les Français en sont partis pour établir leur camp autour de la chartreuse de Dichelhause, où il se sont retranchés, et le quartier général de l’armée de Turenne s’est établi dans la chartreuse. L’armée impériale se trouve sur la côte de Marckbreit, y ont construit en contrebas, ainsi qu’à Stefft des ponts sur le Main, dont l’un a été complètement achevé cette nuit, l’autre au cours de cette journée. Après l’achèvement du premier pont, des cuirassiers ont été envoyés à Würzburg encore dans la nuit afin de le franchir, et ils y sont arrivés aujourd’hui à 8 heures, après avoir reçu du vin et du pain, ils ont franchi le pont, et pendant qu’ils le franchissaient, on a sonné l’alarme, avec la nouvelle certaine que les Français étaient entrain de piller le village de Zell ainsi que les deux cloîtres s’y trouvant, à la suite de quoi ordre a été donné à ces cuirassiers de marcher en partie sur Hochberg pour barrer la route aux Français, en partie directement sur Zell avec deux compagnies de soldats à pied de cette ville.

professionnel en un allemand plutôt « pur ». Le caractère spécialisé de ce discours ne réside donc pas dans l'exotisme des termes et tournures, car même les emprunts de type « passiren » ou « commandiren » étaient courants dans les journaux de l'époque. C'est bien parce qu'il est ancré dans une pratique qu'il apparaît comme étant spécialisé, avec de subtiles tournures symptomatiques, qui ne figureraient pas dans un texte rédigé par un auteur non spécialisé : « in wehrenden Marsch », « ist [...] alarm worden ».

2.2 *Le point de vue du lecteur*

Le discours spécialisé s'adressant à un interlocuteur prenant part à la même pratique n'a pas la même valeur quand il est adressé à une personne en-dehors de la pratique spécialisée, on peut en citer plusieurs raisons.

2.2.1 En raison du caractère elliptique du discours empratique

Les éléments récurrents, connus, attendus dans une pratique que tous les participants de celle-ci connaissent n'apparaissent pas dans le discours spécialisé, c'est la caractéristique empratique de ces discours. Un lecteur qui ne connaît pas ces éléments ne pourra donc pas les reconstituer à partir d'un tel discours avec ellipses. Par exemple, l'expression « ist alarm worden » contient une telle ellipse, elle ne précise pas comment on est passé à une situation d'alerte. Ce type d'expression est typique de discours spécialisés, car la langue courante indiquerait au minimum un verbe comme « schlagen » suggérant qu'un tambour, une cloche, une trompette ait retenti pour donner l'alarme.

2.2.2 En raison de la terminologie spécialisée

Dans l'extrait (1), les termes spécialisés ne sont que peu empruntés à d'autres langues et ne présentent, a priori, guère de difficultés de compréhension. Il en va autrement lorsque les discours contiennent des éléments en latin, français ou même néerlandais, où le lecteur de l'époque était certainement confronté à des difficultés de compréhension. Mais la terminologie spécialisée s'organise aussi en des sous-systèmes lexicaux au sein desquels ils s'opposent et se structurent en hiérarchie (hyperonymes, hyponymes) et le lecteur non averti ignorant l'ensemble de ces sous-systèmes, aura nécessairement une perception partielle du discours spécialisé, même s'il arrive à décoder des termes allemands a priori peu techniques.

Quelques exemples montrent à quel point le lecteur des journaux du XVII^{ème} siècle pouvait être confronté ex abrupto à des discours qui n'étaient certainement pas sans lui poser des problèmes.

- (2) Vnser Reichstag hat den 6. dises seinen Anfang genommen/ die Proceres vnd Landbodten aber/ seynd noch in schlechter Frequentz beysammen. Gestern haben sie erst einen Marschall erwöhlet/ nemblich den Capitaneum Livensem, Hern Oberski/ ein Herrliches subjectum, [...] Heut werden sie vor dem Königlichen Thron in der Senatoren Stuben den actum salutationis verrichten. GOtt gebe daß auf disem Reichstag was heylsames pro conservatione Reipublica beschlossen werde/ vnnd dem Feind ein mächtiger Widerstand geschehen möge. (*Mercurij Relation oder Zeitungen* n° 11, février 1672)⁴
- (3) Die Esquadre von der weißen Flaggen/ die die Nordlichste war/ engagirte sich zum ersten zwischen 1. und 2 Uhren mit des Herrn Admiral Lieutenant Trompens Esquadre/ worinnen der Hr. Vice Admiral Schram den Vorzug hatte/ und dise wendete sich mit den andern um den NO. denen der Herr Schout bey Nacht de Han mit seiner Esquadre folgte. Der Herr Admiral de Reiter und Admiral Lieutenant Bancker/ mit ihren respective Esquadres kundten die Feindes Mächten so bald nicht attaquiren/ damit sie aber nicht möchten separiret werden/ hiltten sie sich alle mit O.wertz hin/ biß um 2. Uhren nach Mittage/ und da urtheilten sie/ daß es die Gelegenheit wäre/ Süd-wertz über zu wenden/ deßwegen auch ein Sein/ oder Zeichen gegeben/ und der Herr Admiral Lieutenant damit geadvertirt wurde. Da nun war gewendet worden/ kam des Herrn Admiral de Reiters Esquadre mit der feindlichen Haupt-Esquadre/ und der von Banckert mit der von der blauen Flaggen in die Action. [...]
- Der Herr Tromp kam bald mit dem Herrn General Admiral Printzen Robert in das Gefechte/ welchen er hefftig begrüste/ und also weiter sich zweg durch die feindliche Flote schlug/ womit er unterschiedliche feindliche Schiffe abschnittte. [...]
- Der Herr Admiral de Reiter und Banckert bohrten auch sehr hefftig durch die Feinde hin/ da dann die Secunde von dem Hn. Grafen d'Estree zugleich in den Grund geschoßen wurde/ und der H. Graf selbst abweichen muste. H. Banckert verlohrt mit dem ersten seine Vorstange/ und das Schiff/ der göldene Löu/ kunte in wenig Stunden all seine stehende und lauffende Gewandte sehr übel mehr gebrauchen/ dieweil die große Raa in Stücken/ auch alles Rundholtz und das gantze Schiff also beschädiget war/ daß der Herr Tromp resolvirte auff ein ander Schiff über zu gehen/ und kam er mit einer Schlupen an das Schiff/ der Printz zu Pferde genand/ [...]
- und kam damit widerum schrecklich in das Gefechte/ also daß sein großer Mast nur Segeln und Tauen herunter stürtztz/ und alles so reddeleß wurde/ daß er/ gezwungen/ das dritte Schiff besteigen muste/ [...]
- Capitain Willem von Culenburg/ welcher solches Schiff führete/ hat/ ob ihn schon einig Volck verließ/ den Feinden dennoch also resistirt/ selbst auch unter andern mit eigener Hand 4. a 5. auff der Halben Decke

⁴ L'Assemblée de notre Royaume a commencé le 6 de ce mois, mais les Proceres et les députés des régions se réunissent à intervalles irréguliers. Hier ils ont tout d'abord élu un maréchal, à savoir le Capitaneum Livensen, Monsieur Oberski, un excellent sujet. Aujourd'hui ils vont procéder dans la salle du Sénat, devant le trône royal, à l'actum salutationes. Prions Dieu pour que cette Assemblée prenne des résolutions salutaires pro conservatione Reipublica, et que l'on oppose à l'ennemi une puissante résistance.

erlegt/ daß sie gezwungen wurden/ sein Schiff zu quitiren/ ihre Ancker fallen zu lassen/ und so von einander zu scheidn. Dises Schiff von besagtem Capitain wurde also beschädiget/ daß es Ordre bekam/ nach den Wilingen/ als in das Flacke zu segeln/ des Lohrmanns böse Auffzicht aber veruhrsachte/ daß es an die Spitze von den Süd Oster-Rasen anfil/ da es dann in Stücke zerfliß/ [...] (*Nordischer Mercurius* n° 8, juin 1673, p. 5 sqq.)⁵

Dans (2), où il est question du fonctionnement de l'Etat Polonais, il faut que le lecteur sache qu'il s'agit d'une monarchie parlementaire (d'où l'appellation « *Republica* ») où le roi ainsi que d'autres fonction (maréchaux) sont électives. Cela fait partie des ellipses de ce discours spécialisé, ainsi que tout ce qui concerne le fonctionnement du Parlement (« Reichstag ») : comment est-il réuni ? Quelle est la « fréquence » des assemblées ? Qui siège

⁵ L'escadre au pavillon blanc, qui se situait le plus au nord, s'est engagée en premier entre 1 et 2 heures avec l'escadre de Monsieur l'amiral-lieutenant Tromp, où le vice-amiral Schram avait le vent en poupe, et celle-ci a viré avec les autres au Nord-Ouest, suivie de Monsieur Schout bey Nacht de Han avec son escadre. Monsieur l'amiral de Reuter et l'amiral-lieutenant Bancker avec leurs escadres respectives n'ont pas pu attaquer aussitôt les forces ennemies, mais afin qu'ils ne soient pas séparés, ils ont tous maintenu un cap à l'Ouest jusqu'à 2 heures de l'après-midi, et là ils ont jugé que c'était le moment de virer au Sud, ce pour quoi on a hissé un signal, afin d'en avertir Monsieur l'amiral-lieutenant. Une fois qu'on eut viré, l'escadre de Monsieur l'amiral Reuter entra en action avec l'escadre principale de l'ennemi, et celle de Bancker avec celle au pavillon bleu.

Monsieur Tromp se trouva bientôt en lutte avec Monsieur l'amiral général Prince Robert, qu'il salua avec force, et il s'enfonça de la même manière au travers de la flotte ennemie en déchirant plusieurs navires ennemis.

Monsieur l'amiral de Reuter et Bancker firent également une percée véhémente au travers des ennemis, en envoyant par le fond le navire secondant Monsieur le Comte d'Estrée, obligeant Monsieur le Comte lui-même à virer. Monsieur Bancker perdit à la première confrontation son beaupré, et son navire, le Goldene Löw (Le Lion d'Or), se vit en peu de temps dans l'incapacité d'utiliser son gréement dormant et tournant, sa vergue était en pièces, ainsi que toute la mâture, et le navire était tout entier tellement endommagé que Monsieur Tromp a décidé de monter à bord d'un autre navire, et il arriva avec une chaloupe sur le Printz zu Pferde (Le Prince à Cheval).

et se retrouva avec lui dans de terribles combats si bien que son grand mât, les voiles et les cordes tombèrent, et que la situation devint si désespérée qu'il fut contraint de monter à bord d'un troisième navire.

Le capitaine Willem von Culenburg, qui commandait ce navire, bien que quelques soldats l'avaient abandonné, avait si bien résisté aux ennemis, et abattu de sa propre main 4 à 5 sur l'entrepont, qu'ils furent obligés de quitter son navire de laisser tomber les ancres d'abordage, et ainsi de s'éloigner. Le navire de ce capitaine a été tellement endommagé qu'il reçut l'ordre de se rendre à Wilingen, dans une eau peu profonde, mais le manque de vigilance du guetteur a causé qu'il s'échoue sur la pointe Sud du Oster-Rasen, où il tomba en morceaux.

(« Landbotten »), avec quels pouvoirs et quelles missions ? Il faut ensuite – encore un aspect présent en creux, non explicite – connaître la situation politique intérieure (l’auteur semble assez angoissé et attend beaucoup du travail de ce Parlement, pourquoi ?) et extérieure (il est question d’un ennemi, « Feind »). Dans d’autres extraits, le lecteur doit en outre se familiariser avec l’organisation territoriale de la Pologne (avec des expressions comme « Groß-Pohlen », « Woywodschafft »), connaître les relations entre la Lituanie et le pouvoir central de Varsovie, etc. Toutes ces ellipses caractérisent probablement bien plus la langue de spécialité que les emprunts au latin (« *per conservatione republica* »), qui indiquent essentiellement que l’auteur de ce discours était un familier des arcanes du pouvoir polonais et y occupait probablement un poste assez élevé.

Dans (3), le lecteur se trouve à nouveau confronté au récit d’une bataille, navale cette fois, et à toute une série de données implicites. L’importance du vent, capitale, mais évidente pour un marin, qui ne voit donc pas l’intérêt d’en parler, selon la logique empruntée des discours spécialisés, reste en creux dans ce texte : il est question de « NO », « O.werts », on y apprend que l’on attend le moment propice pour l’attaque, on y donne des heures très précises, mais sans jamais dire que tout cela est conditionné par le vent (et éventuellement aussi par la marée). La stratégie elle aussi reste en creux : le lecteur a certes lu un peu plus haut que les navires ont formé une « demi-lune », mais il est évident pour toute marine de guerre de l’époque que la stratégie gagnante lors des batailles navales consiste à faire en sorte que les navires restent groupés coûte que coûte. Pour avoir compris cela, même la marine française, qui jusque là laissait s’éparpiller ses navires lors de combats navals, a fini par ne plus perdre ses batailles. Toutes les manoeuvres décrites (donner le signal afin que tous les navires virent en même temps, un navire en tête entraînant les autres dans le sillage, rester dans un vent propice pour ne pas être écarté des autres navires) relèvent de cette stratégie implicite. Les manoeuvres de guerre (« bohren », « abschneiden ») donnent une ébauche du sous-système de cette terminologie, mais d’autres termes notamment celui de l’abordage restent implicites. Un lecteur averti a certes tous les termes tactiques présents à l’esprit, mais un lecteur non spécialisé ? Que dire aussi des termes de la construction navale (« stehende und lauffende Gewandte », « Rundholtz », « die große raa », « Vorstange ») ainsi que des termes de la langue marine restés en néerlandais (« Flacke », « Lohmann ») ?

La source de cette information annonçant une victoire de la flotte néerlandaise sur les Français et les Anglais alliés devait absolument être crédible, car on était dans ces jours de juin 1673 dans l’incertitude de qui avait véritablement gagné la bataille au large de Schooneveldt – et en réalité, on l’est encore aujourd’hui, car il semblerait qu’aucun des deux camps ne l’avait réellement

emporté. Un tel texte écrit en une langue éminemment spécialisée rédigé par un professionnel de haut rang, témoin des faits (ce récit était semble-t-il destiné au prince d'Orange lui-même) et annonçant la victoire néerlandaise pesait de tout son poids, non seulement pour donner des détails objectifs du déroulement des combats, mais pour en arguer à des fins de propagande.

3 APPORTS DE LA PRESSE POUR LES LANGUES DE SPÉCIALITÉ

Le lecteur n'était pas la cible des discours spécialisés qu'il lisait, il n'était en quelque sorte que le témoin de ce qui était relaté, il n'est pas partie prenante de la pratique. Ce détournement de la langue de spécialité de sa situation de communication originelle prête certes à confusion, mais, avec les précautions et la distance nécessaire, nous pouvons tout de même en tirer profit dans la connaissance des langues de spécialités de l'époque, mais aussi de l'organisation des types de discours et de son évolution.

3.1 *Avance des journaux sur les ouvrages scientifiques spécialisés*

Au XVII^{ème} siècle, les langues de spécialité, nous l'avons vu, faisaient de manière accrue partie des préoccupations des grammairiens, notamment pour ce qui est de la terminologie, les fameux « Kunstwörter », que l'on cherchait à répertorier systématiquement dans les dictionnaires. Mais il semble que la presse, par son souci de sélectionner des sources qui impressionnent, mais aussi pour coller au plus près à l'actualité, ait pris de l'avance sur ces ouvrages dans l'utilisation et la diffusion de termes nouveaux.

„Bei einigen aktuellen Wortschatzentwicklungen in der Fachsprache reagieren die Verfasser von Zeitungen aufgrund ihres Aktualitätsanspruchs offenbar früher als die Verfasser fachsprachlicher Texte, so daß die Zeitungen in diesen Fällen als wichtige Quellen für die Lexikographie gelten können“ (Fritz/Straßner 1996 : 164)⁶.

La souplesse éditoriale et surtout le réseau de plus en plus étoffé d'informateurs plus ou moins spécialisés disséminés dans toute l'Europe apportant leur contribution font que les journaux sont assez performants dans

⁶ Poussés par les besoins de l'actualité, les journalistes réagissent à certaines évolutions du vocabulaire plus rapidement que les auteurs des textes spécialisés, de telle sorte que les journaux sont susceptibles de constituer une source importante pour la lexicographie.

la diffusion rapide de techniques et donc terminologies nouvelles. L'élargissement de la diffusion au public le plus large possible est certainement aussi un atout de ces périodiques par rapport à d'autres réseaux et leurs revues cherchant à vulgariser les sciences et les savoir, comme par exemple *La République des Lettres*.

3.2 *Apprentissage passif*

La diffusion des langues de spécialité dans les journaux périodiques n'a pas d'aspect systématique, ce qui enlève presque toute la valeur à la terminologie notamment, qui ne peut se concevoir qu'en système complet. Mais progressivement, en accumulant les différentes lectures, il est tout de même possible de reconstituer des sous-systèmes terminologiques complets. Un exemple est le terme « Stück », qui désigne toute pièce d'artillerie ; il s'agit à la fois du mot de la langue courante et de l'hyperonyme du sous-système contenant les termes pour les différents types de ces pièces. Le plus souvent, dans les journaux, c'est « Stück » qui apparaît, mais au gré des extraits plus précis, on arrive à trouver toute une série d'hyponymes : « Canone », « Mörser », « Feldschlange ».

Le lecteur finit aussi par comprendre que les pièces se répartissent en artillerie lourde en bronze (« schwere Stücke ») et pièces plus légères, dont certaines sont en fer (« leichte Stücke » « Eisenstücke », « Carthauser ». Enfin, on comprend que le progrès dans ce domaine consiste à inventer des pièces plus légères et performantes : « einiges leichtes Geschütz von neuer Invention » (*Mercurij Relation oder Zeitungen* n° 11, février 1673).

3.3 *Evolutions du système linguistique*

De même que par un effet cumulatif, la presse est vecteur de véritables systèmes terminologiques, de même elle semble avoir eu un impact non négligeable sur l'évolution du code tout entier. Cela concerne notamment la différenciation et la spécialisation du lexique.

On peut ainsi observer que les rédacteurs des journaux, plutôt que de procéder à une éradication des termes d'emprunt, mettent en concurrence les termes étrangers et allemands, les termes spécialisés et de la langue courante. Progressivement, on voit des glissements s'effectuer.

Le terme déjà cité désignant toute pièce d'artillerie (« Stück ») est ambigu, puisqu'il est l'équivalent du français « pièce », « morceau ». Progressivement, c'est un terme de la langue spécialisée, « Geschütz », qui vient remplacer « Stück » à la fois comme hyperonyme de l'artillerie et comme mot de la langue courante.

Un autre glissement s'effectuera beaucoup plus tard avec « Volck », car ce mot désigne au XVII^{ème} siècle, en langue courante et spécialisée, des soldats, la troupe (cf. (3)). Il est plutôt rare de rencontrer ce terme avec son sens de « peuple », la confusion est improbable, mais progressivement au XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècle, cet autre sens prend le dessus et est remplacé par « Truppe » dans le sens militaire. Ce dernier terme est tout à fait fréquent déjà dans les journaux du XVII^{ème} siècle, bien qu'il n'ait été introduit qu'au cours du siècle en Allemagne.

Dans les journaux de la fin du XVII^{ème} siècle, on peut ainsi constater que le sous-système des termes désignant un groupe de soldats cumule les termes d'emprunt et les termes allemands : à « Volck », « Mannschafft », « Parthey », « Heer » (curieusement extrêmement rare), s'ajoutent « Compagnie », « Regiment », « Truppe », « Esquadron » (déjà assimilé sous forme de « Schwadron »), « Armee ».

Certains de ces emprunts demeurent jusqu'à aujourd'hui pour désigner la hiérarchie structurée de l'armée : « Schwadron », « Compagnie », « Regiment » (ce sont des termes véritablement techniques). « Truppe » et « Armee » demeurent aussi, mais « Volck », « Mannschafft », « Parthey », en fait, tous les termes allemands, ont disparu de la langue militaire pour se spécialiser dans d'autres domaines. Seul « Heer », rare dans les journaux du XVII^{ème} siècle, est devenu extrêmement courant à partir du XIX^{ème} siècle, repoussant même l'emprunt « Armee ».

Ces glissements et ces spécialisations ne font certes que s'amorcer dans les textes du XVII^{ème} siècle, mais on peut déjà constater un certain nombre de tendances en comparant les journaux de régions et d'années différentes. La relation fréquente de faits militaires a véritablement fait ressentir la nécessité d'un lexique spécialisé et non ambigu.

3.4 Mise en place d'une didactique et de techniques de rédaction

Le lecteur des périodiques de l'époque, nous l'avons vu, se trouve souvent confronté ex abrupto à des discours qui non seulement ne lui étaient pas destinés, mais pour lesquels il ne disposait probablement pas toujours de tous les outils nécessaires à leur compréhension totale. Les rédacteurs ne semblaient absolument pas se soucier de leur rôle didactique, de présentation ou de préparation du texte, se contentant de rapporter des informations brutes et des extraits de récits rédigés par autrui. En fait, le métier de rédacteur restait au bout d'un siècle d'existence des journaux encore entièrement à inventer.

On ne peut en apercevoir que le tout début dans certains journaux comme *Nordischer Mercurius*, dont le rédacteur, le poète Johann Georg Grefflinger,

était certainement d'une qualité toute autre que les rédacteurs qui assemblaient les courriers dans les relais de postes en « Postzeitungen ». Ainsi peut-on lire dans (3) « Sein/ oder Zeichen », où par un équivalent le terme « Sein », certainement incompréhensible pour la plupart des lecteurs, se trouve expliqué. C'est aussi Grefflinger qui en septembre 1673 a pris l'initiative de publier un lexique des termes récents, d'emprunt pour la plupart, qui fourmillent dans les relations qu'il publiait, afin de donner un outils efficace pour la compréhension à ses lecteurs.

En y regardant de plus près, il semble qu'à la fin du XVIIème siècle, la partie liminaire des journaux commence à ressembler un tout petit peu à un éditorial, où l'on sent la plume d'un rédacteur qui réécrit complètement les informations au lieu de les livrer brutes à ses lecteurs, mais la tendance est encore très timide.

CONCLUSION

Diplomatie, politique, stratégie, armement, finances, voici quelques uns des domaines spécialisés dont il est très largement fait état dans les journaux périodique du premier siècle de leur existence. Profitant à la fois d'un mouvement de fond en Allemagne (et en Europe) qui tendait à rendre accessible à un public élargi les langues de spécialité, et d'une exigence de qualité et de fiabilité de l'information, les récits contenus dans ces journaux relèvent très souvent du discours spécialisé, enrichissant ainsi le vocabulaire de termes de plus en plus spécifiques et les diffusant à un très large public. Mais ces discours ne sont pas encore adaptés à la nouvelle situation de communication : une langue de spécialité se caractérise en effet en grande partie par le fait qu'il s'agit d'une communication que l'on pourrait qualifier d'empratique entre des participants d'une même pratique. Le lecteur des journaux quant à lui ne participe pas à ces pratiques, il faut donc adapter le discours à son intention et non seulement utiliser un lexique moins spécifique, mais aussi combler toutes les ellipses. Un corollaire de la langue de spécialité est le discours de vulgarisation, qui tient compte des véritables spécificités de la situation de communications de départ et de celle visée. Il restait – et reste souvent encore aujourd'hui – à inventer le métier de rédacteur technique.

BIBLIOGRAPHIE

- Bühler, K. (1983 [1934]) *Sprachtheorie. Die Darstellungsfunktion der Sprache*. Stuttgart, Gustav Fischer.
- Lefèvre, M. (2004) *Terminologie et discours empratique*. in : Colette Cortès (dir.) « Des fondements théoriques de la terminologie ». Cahier du C.I.E.L. 2004 (Centre Interlangue d'Etudes en Lexicologie de l'Université Paris 7 – Denis Diderot), Paris (53-70).
- Fritz, G., Straßner, E. (eds.) (1996) *Die Sprache der ersten deutschen Wochenzeitungen im 17. Jahrhundert*. Tübingen, Niemeyer.
- Gueintz, C. (1978 [1641]) *Christian Guaintzen Deutscher Sprachlehre Entwurf*. Köln, nouvelle impression Olms, Hildesheim.
- Wills, J.E. (2001) *1688 : a global history*. Granta, Londres.
- Rumpf, G.E. (1627-1702 [1741]) *Herbarium Ambuinense*.
- Valvasor, Johann Weichart von (1720) *Tabula Ducatus Carnioliae Vindorum Marchiae et Historiae...* Nürnberg, Iohann Baptist Homann.